

Pr Emmanuelle Nguema Minko

# Dans la forge du kongossavirus !

**La pandémie de la Covid-19 a donné l'occasion à la chercheuse gabonaise en service à l'Université Omar Bongo de Libreville d'analyser les discours présents sur les réseaux sociaux et énoncés par les Africains du continent et de la diaspora. Elle explique ici le fruit de ses trouvailles dans un entretien à bâtons rompus.**

ENTRETIEN AVEC PARFAIT TABAPSI

Comment a été forgé le concept de kongossavirus et quelle en est la signification ?

Après l'élection présidentielle de 2009 au Gabon, j'avais mené des enquêtes sur la réception sociale des politiques de l'émergence prônée par le nouveau président Ali Bongo Ondimba. De cette enquête, j'en étais arrivée à comprendre que pour mieux appréhender les représentations sociales dans un contexte social où les informations officielles sont source de suspicion et de défiance, il fallait essentiellement se fier à la rumeur publique. A partir de là, j'avais fait du « kongossa politique » un terrain privilégié pour l'analyse des représentations sociales sur l'offre politique d'Ali Bongo. D'où la construction sociologique et anthropologique du «kongossa» comme concept structurant pour l'analyse des représentations sociales vis-à-vis des «évènements» qui émanent des rapports de force et de domination. Etant donné que toutes les informations liées à «l'évènement» coronaviral rappelaient et ressemblaient aux informations véhiculées par la politique gouvernementale, tout le kongossa qui en émanait suivait également le même traitement (suspicion, méfiance, défiance) que n'importe quel kongossa politique. Cependant, ce dernier était véhiculé sur les réseaux sociaux, ce qui le rendait viral au même titre que le virus coronal dont il transmettait les informations. D'où le néologisme de kongossavirus.

**Comme tout kongossa, le kongossavirus repose souvent sur la rumeur. S'agissant de la Covid-19, sur quelles modalités se déploie ce nouveau kongossa ?**

La particularité de la pandémie coronavirale était d'avoir obligé le monde entier à se réfugier derrière leurs claviers pendant trois ans. De là, toutes les informations officielles et officieuses n'étaient véhiculées que par ce canal. Il était donc tout à fait normal que la rumeur qui est une modalité officieuse d'informations se déployât aussi par la même médiation. Ainsi donc, n'ayant pas de site officiel au même titre que les gouvernements, les nations Unies, l'OMS et toutes les autres organisations et instances publiques et officielles, les informations du kongossa.com se diffusaient sur l'ensemble des fora et des pages à travers les débats WhatsApp, Facebook, Instagram, etc., au point de devenir plus virales que les informations officielles. Paradoxalement, ces débats sur les Pages et les fora des kongosseurs étaient régulièrement suivis par les informateurs officiels des gouvernements et des organismes internationaux pour « adapter » leurs réactions et leurs informations à celui du kongossavirus.

**Pourquoi avez-vous choisi d'asseoir votre recherche sur les réseaux sociaux plutôt qu'un autre médium ?** Si j'ai privilégié les réseaux sociaux pour mener mes recherches, c'est pour deux raisons principales. La première est liée à la nature de l'objet : à l'ère des TIC, le bouche-à-oreille ne

nécessite plus que les acteurs soient placés dans le même espace réel pour kongosser. Et comme je l'ai montré dans le dernier chapitre de mon ouvrage «Création de nouveaux espaces de sociabilité», les espaces de sociabilité se sont tellement diversifiés de nos jours que la sociabilité virtuelle a déjà plus d'influence sur l'organisation des rapports sociaux que la sociabilité réelle. En effet, avec des exemples tels que le concert des casserolés, le mouvement du Syndicat des hommes, les signatures de pétitions virtuelles, etc., on voit à quel point les kongosseurs des réseaux sociaux arrivent à mettre en place des groupes de pression et réussissent à déstabiliser, à instaurer et à réorganiser les espaces de sociabilité réels.

La deuxième raison est liée à la nature du sujet : comme je l'ai indiqué précédemment, la pandémie de la covid-19 se particularise par les périodes de confinements totaux et partiels des populations à l'échelle mondiale. Le seul espace resté accessible aux kongosseurs était les réseaux sociaux à travers la consultation des sites officiels et ceux du kongossa.com. A cet effet, il n'était pas évident d'appréhender les représentations sociales de la Covid-19 hors des réseaux sociaux, car c'était le seul médium qui recensait toutes les informations officielles et officieuses liées à la gestion de la pandémie coronavirale. Par ailleurs, même les informations officielles diffusées par la presse, papier et audiovisuelle, étaient relayées sur les sites officielles des dites institutions. C'est dire que la consultation des réseaux sociaux était le moyen le plus approprié pour avoir les informations en différé et en temps réel aussi bien sur les sites officiels que sur ceux du kongossa.com.

**Comment le kongossa qui se déploie sur les réseaux sociaux structure-t-il la prise de parole des Africains kongosseurs ?**

A partir d'une information diffusée sur un média officiel, les réactions des kongosseurs ne se font pas généralement attendre sur les réseaux sociaux. Le bouche-à-oreille habituel est remplacé par les débats virtuels organisés dans les fora et sur les pages des kongosseurs. Prenons des exemples concrets sur les prévisions alarmistes de l'OMS dès le mois de mars 2020, l'entretien entre le Dr Jean-Paul Mira et Camille Loch sur LCI en avril 2020, l'indignation de Melinda Gate sur CNN au mois de mai de la même année, avaient suscité de vives réactions sur les théories du complot de la part des kongosseurs africains sur les réseaux sociaux. On voyait ainsi diffusés les kongossavirus en mode audio (exemple de l'audio de la ministre camerounaise Minette Libom Li Likeng), vidéo (la journaliste congolaise Lise Manzambi), réactions de scientifiques (émission du Dr vétérinaire Zourkaleyni Aloizouma Maiga), messages de prévention (nombreuses mises en garde des intellectuels, des artistes et des activistes), humour (l'Equato-Guinéen Lopeto, Téléconfinement), SMS (post du Malgache Andry Rajoelina). Et ce

sont ces kongossavirus véhiculés par des acteurs « autorisés » (scientifiques, journalistes, intellectuels, artistes, panafricanistes, humoristes) qui, devenus viraux, ont nourri les fantasmes des kongosseurs africains de tout bord à travers leurs nombreux commentaires et réactions sur WhatsApp, Facebook et autres réseaux sociaux au point de constituer une idéo-logique de la résistance. En outre, ne pouvant pas réagir par voie officielle sur les sites des gouvernements et des institutions internationales autorisés à véhiculer les informations officielles, les réseaux sociaux étaient devenus un tremplin pour les kongosseurs africains qui voulaient contester cette énième tentative de «coronisation». De ce fait, leurs prises de paroles étaient structurées sous la forme de commentaires sur l'ensemble des fora en réaction aux messages véhiculés par les kongosseurs «autorisés» qui publiaient des posts sur leurs pages pour répondre aux informations officielles. Bref, la structuration du kongossavirus obéit concrètement au schéma suivant : Information officielle (gouvernements, acteurs politiques, institutions internationales coronisatrices) - Réaction du kongosseur sur les réseaux sociaux (SMS, audio, vidéo, texte ou interview) - Kongossavirus : kongossa devenu viral (partages et commentaires des acteurs lambda sur l'ensemble des réseaux sociaux).

**En vous lisant, l'on perçoit bien les kongosseurs gabonais utilisent la pandémie de la Covid 19 pour attaquer la gouvernance, notamment sur la gestion de la crise ainsi advenue. Ce faisant, ils invoquent la figure de la famille présidentielle (le président, son épouse via sa fondation et leur fils aîné), doit-on y voir une sorte d'expression d'un ras-le-bol contenu depuis longtemps et un moyen d'expression de quelque frustration due à la malgouvernance ?**

Plutôt que de « famille » présidentielle, je parlerai de « clan » présidentiel. Car, tous les bouffons qui gravitent autour du roi et du prince s'improvisent roitelets dans leur province, leur ethnie, leur parentèle. Du côté, la gestion de chaque «évènement» leur donne l'occasion de créer une manigance à l'intérieur de laquelle ils feront profiter tout le clan. C'est dire qu'au-delà du père, du fils du président et de l'épouse du président, nous avons certains membres du gouvernement à l'instar des ministres de la santé et de l'intérieur pour qui la manne financière générée par la gestion de la crise a constitué un véritable coronabusiness. Etant donné que ce coronabusiness, devenu pouvoir de mort pour les populations, était officiellement mené «sous la Haute inspiration du Distingué Camarade Président de la République» et «conformément aux recommandations du Distingué Camarade Président de la République», il était tout à fait normal que les réactions des populations rendissent compte de toutes les frustrations enfoncées pour exprimer leur ras-le-bol à l'encontre de la politique du gouvernement.



**La période de la pandémie s'est accompagnée d'un sentiment de peur. Comment ce dernier a-t-il été articulé auprès des kongosseurs que vous avez analysés ? Était-ce une tendance lourde ?**

S'il est vrai que le sentiment de peur était généralisé à l'échelle mondiale, le kongossa des réseaux sociaux avait très vite euphémisé ce sentiment en comprenant que cette peur était instrumentalisée pour constituer une théorie du complot. Il suffisait d'ailleurs de lire les attaques faites par les kongosseurs aux messages officiels de l'OMS et des sites gouvernementaux. A la fin du mois d'avril 2020, un activiste gabonais qui vit en France avait fait un live pour demander à tous les Africains de prendre au sérieux les prévisions alarmistes émises par les institutions occidentales. Les réactions des kongosseurs ne s'étaient pas fait attendre, l'accusant même d'avoir été payé pour venir «vendre» la peur aux Africains, au point qu'il avait dû supprimer son live sur l'ensemble des réseaux sociaux au bout de quelques jours. En revanche, les posts, lives, audios et vidéos qui véhiculaient l'idéo-logique de la résistance et qui ridiculisaient les messages officiels recueillaient des commentaires laudatifs et devenaient viraux. En outre, le sentiment de peur a été une tendance très légère qui suscitait pour ainsi dire, des réactions prohibitives.

**Le kongossavirus a aussi permis de faire prospérer la théorie du complot occidental contre les Africains. Pouvez-vous dire que cette tendance a été un élément important dans les saillies/sorties des kongosseurs ? Était-ce une tendance lourde ?**

L'essentiel du kongossa émis sur les réseaux sociaux à propos de la gestion africaine de la Covid 19 portait sur les fantasmes d'une Afrique forte, aguerrie et donc capable de résister à une énième tentative de colonisation corollaire des Occidentaux pour réduire la population africaine à travers le monde. Tout action, réaction, intervention, message, vidéo, audio, traitement allant dans ce sens, tout acteur, société civile, homme politique, scientifique, artiste, thérapeute, humoriste, journaliste, intellectuel, agissant dans ce sens, bénéficiait systématiquement de commentaires laudatifs de la part des kongosseurs sur les réseaux sociaux et leurs kongossa devenaient viraux au bout de quelques jours. Ceux dont le kongossa attestait la tendance officielle étaient soupçonnés de collabo et de complotisme, leurs posts étaient accusés par le reste des kongosseurs au point que beaucoup d'activistes se voyaient obligés de retirer leurs messages ou leurs lives pour préserver leur adimad sur les réseaux sociaux. En outre, plus qu'un élément important, j'affirme que la tendance à faire

prospérer la théorie du complot était un élément indispensable sur les réseaux sociaux pour que le kongossa devienne viral afin de constituer un kongossavirus.

**La question de la vaccination a constitué un moment fort dans la communauté des kongosseurs. Comment ont-ils articulé cette problématique cruciale qui a soulevé des débats au-delà du continent ?**

Effectivement ! Dans la perspective de la théorie du complot contre les populations africaines, les kongosseurs croyaient en une échelle de valeur dans l'offre des vaccins. Pour eux, les vaccins «chinois» envoyés en Afrique avaient été conçus pour anéantir les populations africaines ; et par conséquent, il ne fallait surtout pas les accepter. Mais plus le débat scientifique sur l'opportunité des vaccins conçus à la hâte, pourtant proposés en Occident, s'imposait, plus le complotisme prenait un relent plus objectif et s'appréhendait dès lors comme un rapport de force entre les firmes pharmaceutiques, les lobbys des organismes internationaux et l'ensemble des populations mondiales. C'est ainsi dès le début de l'année 2021, le «NON à la vaccination» était devenu une problématique mondiale qui ne se confinait plus au seul continent africain. Du coup, le kongossavirus des Africains avait rejoint le positionnement des anti-vaccins, reléguant la théorie du complot en lutte de classes qui n'opposait plus l'Occident à l'Afrique, mais les autorités politiques, les organismes internationaux et leurs lobbys contre les populations.

**Des figures de l'art et de la culture sont également montées au créneau avec des discours et des actions. Comment les kongosseurs les ont-ils reçus ? Y a-t-il par exemple eu soutien, défiance ou critique ?**

Comme pour tous ceux qui s'activaient sur les réseaux sociaux, l'adhésion des kongosseurs à leurs actions était dépendante de leur positionnement face à la gestion africaine de la crise de la Covid 19. Or, pour ce qui concerne les figures de la culture (hommes d'église, tradithérapeutes, autodidactes, etc.), leurs actions et leurs messages allaient essentiellement dans le sens de trouver le moyen de sauver l'Afrique des prévisions alarmistes qui présageaient des effets dévastateurs. Du coup, leurs actions et leurs messages étaient relayés par les kongosseurs de manière rassurante. Et pour les figures de l'art, leurs actions étaient soit logistiques (à l'exemple de Youssouf Ndour qui avait apporté un soutien en équipements de protection à l'action du gouvernement), soit préventive (à l'instar du collectif panafricain Y'en a marre et DJ Kerozen dont les paroles de la chanson prônaient la précaution), soit humoristique (à l'instar de

## Littérature cinématographique

## Le fruit de la passion

**Le 12 juillet 2023, au restaurant Grill Garden situé au quartier Bastos de Yaoundé et aménagé pour la circonstance, Serge Patrick Njankou a organisé la dédicace de son tout premier ouvrage, « Le 7<sup>e</sup> Art, Chronique d'une passion. Récit et poèmes d'hommage », paru aux Éditions IRIKIYA.**

Par cet opuscule, Serge Patrick Njankou convie le lecteur au cinéma. Il l'y emmène pour justement voir le film *Le 7<sup>e</sup> Art, Chronique d'une passion. Récit et poèmes d'hommage*. Et comme tout film, celui de Serge Patrick Njankou commence par une séquence d'exposition, à savoir la préface montée par Christophe Cazalens. Celui-ci nous y invite à nous plonger dans les images de ce film, à nous laisser porter par la passion de son ami Serge et, surtout, « à découvrir la magie du cinéma à travers ses yeux » (p.11). Les spectateurs, métamorphosés en lecteurs, sont dès lors avertis du plan subjectif dont va se servir l'auteur, le réalisateur Serge Patrick Njankou, pour dérouler son histoire. C'est donc au travers des yeux de Njankou que nous allons vivre cette histoire. Celle-ci commence par l'élément déclencheur qu'est son introduction. Vont par la suite se mettre en mouvement les images d'un cinéma narratif dans lequel Njankou raconte sa passion du septième art, une passion interprétée à leur guise par les spectateurs-lecteurs. Un film n'a-t-il pas « une histoire, un rapport singulier avec le spectateur pour son humour, et pour l'état d'esprit dans lequel il se trouve » (p.47) ?

Sur 114 pages, le temps d'un long métrage donc, l'auteur-réalisateur va s'atteler à produire du sens en mettant les spectateurs-lecteurs en face des faits et des images qui constituent son sujet et son objet. Ce faisant, Njankou se mue en cameraman dont le stylo fait œuvre de caméra (ce qui nous rappelle la caméra-stylo d'Alexandre Astuc, justement). Comment décline-t-il alors sa passion cinématographique ? D'emblée, faudrait-il le préciser, elle n'est pas à l'image de la Passion de Jésus-Christ, c'est-à-dire cet ensemble d'événements qui se sont déroulés avant la Pâque juive, évé-

ments précurseurs de la mise à mort de celui qui est considéré aujourd'hui comme le Sauveur de l'humanité.

## Socialisation spectatorielle

La passion de Njankou pour le septième art est cet amour intense, cet état affectif et intellectuel si puissant qu'il se traduit par un sentiment d'excitation incontrôlé dès qu'il se trouve confronté aux images animées. Elle est ce désir qui se réveille sous forme de plaisir, qui vibre à l'unisson d'un rêve que l'on touche du bout du cœur, comme l'écrivait Romain Guillaumes (*Le bûcher des illusions*, Sans, tu mens, 2006). C'est ainsi, reconnaît-il, que le cinéma a suscité en lui « une certaine empathie, qui a indubitablement motivé mes choix et mes convictions de cinéphile ». C'est également le cinéma qui l'a amené à pratiquer les arts martiaux, avoue-t-il (p.20). Comme quoi, le cinéma, à l'instar de beaucoup d'autres médias d'ailleurs, peut véhiculer des éléments de domination, de manipulation, de colonisation, etc. Au-delà, c'est un extraordinaire vecteur de socialisation, reconnaît l'auteur. « Le cinéma c'est la salle », écrit-il (p.20), pour souligner la magie de la socialisation spectatorielle si chère à Emmanuel Ethis (*Sociologie du cinéma et de ses publics*, Paris, Armand Colin, 2005), lorsqu'on regarde un film ensemble dans une salle obscure et qu'on en discute. Par cet état des choses, ne réduit-on pas les écarts entre classes sociales ?

A propos de salle de cinéma, Njankou avoue qu'il retournait souvent dans « cet espace de fabrication collective » sans pareil (p.22), accompagné de ses sœurs, « pour renouveler l'expérience au milieu d'une centaine de personnes qui ne se connaissent pas, dans une salle sombre, en train de partager des films... » (p.21). Ce « voyage émotionnel intense »

(p.45), il l'a vécu aussi bien en Afrique, en Europe qu'aux États-Unis d'Amérique.

## Le miroir du monde

Ainsi s'exprime, entre autres, la passion de Serge Patrick Njankou. Et si elle est cinématographique, c'est bien parce que le cinéma est, selon lui, un concert. « Et le concert se vit et ne se raconte pas » (p.73). Pour le vivre, il faut donc être au moins deux, celui qui offre sa prestation et celui qui y participe. D'après Njankou, le cinéma est aussi « un miroir du monde, des continents » (p.80) car il représente la réalité, bien qu'il puisse également la créer. Le miroir émettant une lumière diffuse, les films peuvent nous illuminer et contribuer de ce fait « à briser les barrières qui nous séparent, en nous rapprochant les uns des autres malgré nos différences. Les films sont donc un moyen de tendre la main et de sympathiser un peu avec les autres, de découvrir ce qui les motive et ce qui les intéresse » (p.83). Dans le contexte de la dérive tribale que nous vivons actuellement au Cameroun, les films ne devraient-ils pas être mis à contribution pour éduquer les Camerounais dans le sens du vivre harmonieusement ensemble ?

Dans ce « film d'une vie de cinéphile » (p.22), l'auteur-réalisateur Njankou évoque les références filmiques ainsi que les noms des réalisateurs qui l'ont marqué. Des films, il en a vu, des réalisateurs, il en a rencontrés, ce qui dénote son immense culture cinématographique. Par exemple, chaque chapitre de son ouvrage est introduit par une citation tirée d'un film, et plusieurs instants de sa vie sont mis en parallèle avec des séquences de films. Dans le premier cas, les citations utilisées rappellent les tableaux de Jean-Pierre Bekolo (que Njankou admire beaucoup, soit dit en passant) dans *Les Saignantes* ; dans le second, il rapporte (p.23) que son « arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle à Paris ressemble quelque peu à cette scène mythique du Parrain 2 où le jeune Vito Corléone arrive à Elis Island... »

Cela étant, au travers de sa passion pour le septième art, Serge Patrick Njankou entraîne son lecteur-spectateur dans une mise en abyme. Il s'agit là de la représentation d'une œuvre dans une œuvre similaire. En l'occurrence, ici, ce film que Njankou a tourné tout au long de son récit livresque et que nous regar-

dons, mais pour voir cet autre film que lui, il a vécu.

## Une fenêtre sur le monde

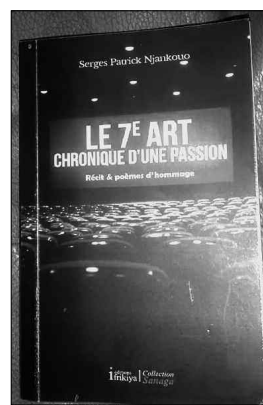
Pour ce faire, il emprunte à la forme cyclique d'un récit qui commence doucement en Afrique, au Cameroun, dans les années 1980. Récit qui se poursuit en Europe et en Amérique où il atteint son climax, son point culminant. Il est alors jalonné de plusieurs nœuds dramatiques dans les salles, les ciné-clubs, les festivals, entre amis, entre autres, et dans les villes de Paris, Lyon, Cannes, Philadelphie, New York, Hollywood, etc. Finalement, à travers son récit riche en images, en couleurs et en sons, Njankou ramène son lecteur-spectateur en Afrique, au Cameroun, où tout avait débuté et où ce récit-film connaît son dénouement dans les années 2000. Il le referme en relevant avec Roger Ebert que « les films sont comme une machine qui génère de l'empathie. Ils nous permettent de nous mettre dans la peau d'une autre personne, de comprendre leurs expériences et leurs perspectives. Les films nous offrent une fenêtre sur le monde » (p.82). Et les fenêtres, on le sait, sont des ouvertures vers l'ailleurs, vers autrui, pour parler comme les philosophes. Grâce à elles, l'enfer ce n'est pas les autres. Qu'aurait valu à Njankou cette expérience de cinéphile longuement accumulée s'il n'était effectivement entré dans la peau d'un réalisateur, d'un réalisateur authentique ? Après avoir appris les techniques de mise en scène et les structures classiques de la narration, Njankou va concrètement franchir le pas ; il va passer derrière la caméra pour tourner quelques courts métrages. C'est ainsi qu'il va sublimer sa passion. Il l'a tellement sublimée que durant toute cette longue chevauchée fantastique, il a donné l'impression de n'avoir assisté à la projection d'aucun navet ; on eût dit que tous les films qu'il a vus n'étaient que des chefs-d'œuvre. Nous pouvons le comprendre. Si l'amour rend aveugle, sa passion du cinéma l'a certainement rendu aveugle, car les films sont des œuvres humaines, de ce fait, elles ne sauraient être parfaites.

## Absence de figures marquantes

En outre, dans les hommages, l'auteur parle du cinéma africain dans un continuum pluriel et divers, un continuum où l'on devrait donc parler du

cinéma au pluriel. Les cinémas ici ne sont-ils pas francophones, anglophones, arabophones, zoulouphones, swahilophones et même bantous, sahéliens, etc. ? Mais, en tant que spectateurs avertis, nous nous devons de respecter l'œuvre de Serge Patrick Njankou telle qu'il l'a pensée et conçue, de peur de passer pour des réalisateurs bis ou des réalisateurs manqués de son film. N'est-il pas le plus souverain de sa création artistique, tout au moins après Dieu ? La magnifique passion cinématographique littérisée de Njankou, comme tout film, se termine par le générique de fin : ici, ce sont les hommages que rend l'auteur-réalisateur à certaines figures emblématiques du septième art. Si des figures marquantes du cinéma africain comme Djibril Diop Mambéty, Idrissa Ouedraogo, Henry Duparc, Cheik Doukouré, Cheick Fantamady Camara, Souleymane Cissé et bien d'autres encore manquent à l'appel, il eût été souhaitable que l'auteur-réalisateur précisât, dans les poèmes qu'il dédie à ceux qu'il a choisis, les caractéristiques de leur écriture cinématographique, de leur esthétique. Peut-être l'a-t-il réservé pour le prochain opus, l'appétit venant en mangeant. Peut-être a-t-il laissé le soin aux autres de le faire. Et puis, nous l'avons dit et allons le répéter, le réalisateur, comme l'auteur, est l'homme le plus souverain, le plus puissant de son œuvre. Celle que Njankou nous a présentée est intéressante à plus d'un titre et, de plus, le livre qui la porte se laisse agréablement lire.

JEAN-MARIE MOLLO OLINGA,  
Critique cinématographique



Téléconfinement, des produits artisanaux, etc.). Bref, étant donné qu'aucune figure de l'art et de la culture ne s'est officiellement prononcée pour la théorie du complot que les kongosseurs soupçonnaient les gouvernements et la communauté internationale de prôner, je n'ai observé aucun sentiment de défiance de la part des kongosseurs sur les réseaux sociaux dans les analyses de leurs actions et de leurs messages.

La crise de la Covid 19 aura été également l'occasion pour les kongosseurs africains de se replonger dans les mythes qui structurent leur civilisation. Cette articulation Covid 19/mythe aura-t-elle été constitutive de la construction d'une nouvelle identité postcovid en Afrique ? En tant que récit imagé qui justifie l'origine glorieuse d'une civilisation, chaque peuple a besoin de se construire des mythes pour vivifier sa croyance et ainsi retrouver la force nécessaire qui lui permettrait d'orienter son action positive. Dans ce sens, les mythes qui se sont construits autour de la pandémie de la Covid 19 ont permis aux Africains de résister à ce qu'ils ont considéré comme une énième tentative d'asservissement et d'anéantissement de leurs populations. S'il est vrai qu'ils ont permis aux Africains de retrouver confiance en eux pour faire face aux « théories du complot », ces mythes à eux seuls ne sont pas suffisants pour justifier la construction d'une identité postco-

vid en Afrique. Celle-ci est essentiellement due aux conséquences immédiates de la gestion de la Covid 19 qui ont amené les populations à redéfinir leurs modes de vie et à s'adapter aux nouvelles conditions de vie et nouveaux espaces de sociabilité qui s'imposent désormais à elles dans l'Afrique postcovid.

Les kongosseurs dans leur génie n'ont pas manqué de trouver un nouveau lexique lié à la Covid. C'est le cas avec les terminologies comme « coronabusiness », « coronisation », « coronialisme ». De quoi ces énoncés sont-ils le signe et/ou le symbole ?

D'entrée de jeu, les nombreux messages de prévention, les propositions d'aides, les regains paternalistes et philanthropiques occidentaux appelaient aux kongosseurs africains les stratégies des « aides fatales » émanant des ONG, organismes latéraux et multilatéraux qui cachent parfois des desseins beaucoup plus misanthropiques. Très vite, des lexiques établissant des parallélismes langagiers entre les énoncés de la pandémie coronavirale et ceux liés à la colonisation étaient postés sur les pages de nombreux kongosseurs au point d'en vulgariser l'usage. Et au-delà de la colonisation/coronisation, colonialisme/coronialisme, les actes posés par les gouvernements allant dans le sens de l'application des consignes hégémoniques subissaient le même traitement, d'où le concept de coronabusiness pratiqué par

la plupart des gouvernements africains au mépris des intérêts de leurs populations. La Covid 19 était elle-même devenue : Complot Organisé en Vue d'instaurer la Dictature à partir de 2019. Et pour le Coronavirus, les kongosseurs le transformèrent en : Complot Organisé par les Réseaux Occultes pour Narguer l'Afrique avec un Virus. Mieux encore, la désignation de l'acronyme de l'OMS, considérée comme la structure de pouvoir coloniale par excellence, qui est devenu : Organisation Mondiale des Sorciers, Organisation Mondiale des Satanistes, Ordre à Madagascar de se Soumettre, On Minimise nos Scientifiques. Enfin, pour donner une lueur d'espoir à la résistance africaine face aux actions des instances coronisatrices, nous avions : On Maintient nos Solutions. Ce nouveau lexique est le symbole d'une Afrique qui s'active sur les réseaux sociaux pour contester des ordres hégémoniques internationaux qu'ils estiment à l'encontre des intérêts de leurs populations.

En se projetant, est-il erroné de penser que le kongossavou va damer le pion à son ancêtre le kongossa ?

Pas besoin de projection pour le penser. La digitalisation des rapports sociaux est un fait social total qui ne souffre d'aucune contestation de nos jours. La sociabilité virtuelle est en phase de se substituer à la sociabilité réelle. Pour preuve, les membres d'une même famille peu-

vent passer des années sans se voir tout en restant quotidiennement en contact sur les réseaux sociaux. Pour nous qui sommes dans l'enseignement et la recherche, nous pouvons collaborer avec nos étudiants, nos collègues, nos supérieurs hiérarchiques, pendant des années durant sans jamais se rencontrer. N'en parlons plus des emplois administratifs qui peuvent s'effectuer en distanciel de manière pérenne. A cette allure, c'est la sociabilité qui risque de disparaître tout simplement. Car, si jusqu'à nos jours, le kongossa peut se permettre de passer par les réseaux sociaux, c'est justement parce que notre génération qui a pratiqué le kongossa réel comprend et adhère à la nécessité de kongosser pour entretenir les liens sociaux. Or, avec la génération actuelle qui a la tête sur l'ordinateur, les jeux vidéo, les Playstations, les téléphones, leurs avatars sont largement suffisants pour donner sens à leur vie. C'est pour cela que cette dernière question évoque plutôt une problématique de philosophie morale pour voir comment le kongossavou pourrait amener les jeunes générations à entretenir les rapports de sociabilité dans un monde où les espaces de sociabilité virtuels tendent à damer le pion sur les espaces de sociabilité réels ?